

Jérôme Dumont

Scoumoune niçoise

Rossetti & MacLane, 6

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3371-5

© Jérôme Dumont

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

— Alors ? Il n'est pas formidable ce risotto, Gab' ?

Depuis son retour du Canada, où il avait laissé sa femme, Amandine MacLane, Gabriel semblait plongé dans une semi-torpeur, dont son ami Martinez avait bien du mal à le sortir. Cette fois-ci, il l'avait pris par les sentiments et traîné à San Remo, dans une petite trattoria à la tonnelle ombragée. Le meilleur risotto du monde avait-il promis.

Ils étaient rentrés à Nice presque simultanément : Gabriel revenant de Montréal, après avoir modestement contribué à la neutralisation d'un tueur en série et Martinez, de retour de l'île Maurice où il avait passé sa lune de miel. Chloé, son épouse, avait dû se rendre à Bordeaux pour raisons familiales. Les deux amis s'étaient ainsi

retrouvés temporairement célibataires.

À cette différence près que l'épouse de Gabriel travaillait à six mille kilomètres de distance, alors que Chloé reviendrait le lendemain auprès de Martinez.

Il fallait cependant rendre ça à Martinez : le risotto de la *Mamma*, était à tomber par terre. Un risotto nature, mais parfait :

— Même si ça m'arrache le cœur, je dois te l'avouer, Martinez, ce risotto a la simplicité des plats parfaits. Du riz rond, du parmesan... beaucoup de parmesan... Je m'en tiendrai donc à te dire ceci : *complimenti a Martinez !*

— Gab'... Tu n'es pas dans ton assiette, c'est évident. Tu ne m'as même pas sorti le prévisible *complimenti alla Mamma*. Je suis déçu, tu sais. Depuis que tu es marié, ou plutôt depuis que tu as dû te résoudre à t'éloigner de ton épouse, tu n'es plus que l'ombre de toi-même... Si j'avais un chien, je pousserais la chansonnette jusqu'à « l'ombre de ton chien »... Sur ma vie Gab', tu fais pitié. Et tu sais ce qu'on dit : « mieux vaut faire envie que pitié »

— Martinez... Tu m'épuises. Bien sûr

qu'Amandine me manque, c'est la moindre des choses puisque nous sommes mariés... depuis quelques semaines seulement, qui plus est.

— Ah, mais ça, mon cher, tu le savais déjà lorsque tu l'as embrassée pour la première fois. Avec son boulot de chef du monde à Montréal et ta clientèle niçoise qui t'est attachée, on se demande bien pourquoi d'ailleurs, c'était couru d'avance. Et s'il y en a une qui peut te supporter, c'est bien elle, alors je ne lui jeterai pas la pierre...

— Non, mais tu te fous de ma gueule, Martinez ? L'hôpital, la charité, la paille et la poutre... Tu vois où je veux en venir ? C'est cette pauvre Chloé qui est à plaindre : avec tous les beaux garçons qui traînent dans Nice, il a fallu qu'elle te choisisse toi. Toi ! L'amour rend décidément aveugle !

— Eh oh ! Tu pousses un peu là, coco ! De une, je suis le plus beau, tout le monde s'accorde là-dessus. T'as qu'à demander à ma pauvre mère ! De deux, Chloé c'est mon Amérique à moi. Je précise qu'il n'y a pas de cousin Joël pour me dire qu'elle est trop bien pour moi...

— Eh ben dis donc, tu as eu droit à une perfusion de chansons de Brel au petit déjeuner ?

— Gab'. C'est de ta faute. Quand je te vois avec une gueule jusque par terre, il me vient des idées morbides, alors c'est soit Brel, soit Aznavour que j'ai en fond sonore dans ces cas-là. Estime-toi heureux que je t'épargne « hier encore »...

— Vu comme ça, ça pourrait effectivement être bien pire. Je suppose que je dois te remercier pour ça ?

— Et comment ! Mais je me contenterai que tu ramasses l'addition.

Ces quelques paroles avaient suffi à rendre le sourire à Gabriel, fut-ce temporairement. Martinez avait raison. Pour une fois. Dès l'instant où Gabriel avait commencé à envisager une relation sérieuse avec Amandine, il savait qu'elle serait forcément « longue distance ». Les occupations professionnelles d'Amandine et surtout celles de Gabriel étaient difficilement exportables. Par ailleurs, le dernier séjour de Gabriel à Montréal, à l'approche de l'hiver, l'avait convaincu que ce climat n'était pas fait pour lui. L'amour déplace

peut-être les montagnes, mais s'il faut se transformer en glaçon, c'est rédhibitoire !

Il en était là : marié à une femme merveilleuse demeurant à l'autre bout du monde et tirailé entre deux malheurs. Celui d'être proche de sa bien-aimée, mais insatisfait de son environnement professionnel et géographique ou bien chez lui, avec ses habitudes, mais sans sa moitié. Dilemme cornélien s'il en était.

Martinez était tout sauf idiot. Voyant l'air dubitatif de Gabriel, il entreprit aussitôt d'en rajouter une couche :

— Allez, ne t'en fais pas. Même si c'est moi le plus beau, tu viens juste après. Même ma propre mère en convient. Voilà qui devrait t'emplir de bonheur !

En guise de réponse, Gabriel se contenta de commencer à esquisser un sourire, tout en mettant la main à son portefeuille.

Après avoir expédié leurs expresso, ils se baladèrent quelques instants dans les rues du vieux San Remo avant de rejoindre la moto de Gabriel. En voyant sa BMW rutilante, il ne put s'empêcher de se souvenir qu'il s'agissait d'un

cadeau d'Amandine. Tout le ramenait à elle.

— Allez, Gab' ! Haut les cœurs ! Ramène-nous à Nice sur ta pétoire et par pitié, pas trop vite, tu sais à quel point je suis un garçon sensible !

En fait de sensibilité, Martinez aurait gagné haut la main la palme du « plus mauvais passager du monde », à telle enseigne que c'en était devenu un *running gag* entre les deux amis. Et pourtant. Il fallait vraiment mettre une sacrée dose de bonne volonté pour ne pas apprécier d'être passager sur une telle moto. On faisait difficilement plus confortable.

Une fois Gabriel installé, son ami enfourcha à son tour la moto, avec la grâce d'un enfant maladroit essayant de monter un pur sang bien trop haut pour lui.

Le trafic était dense sur l'A8 en cette fin de repos dominical. Une occasion supplémentaire d'apprécier la joie de se déplacer en deux roues. Il ne restait plus qu'à passer le péage de la Turbie, dernier arrêt avant de pouvoir quitter l'autoroute et déposer Martinez à son domicile.

Comme souvent à cet endroit, la douane volante était de sortie. Perdu dans ses pensées après avoir machinalement acquitté sa dîme auprès de la borne automatique, Gabriel n'y prêta pas attention. Leur clientèle de prédilection était constituée de Twingo remplies de cagoles en goguette, de retour de leurs expéditions hebdomadaires visant à satisfaire leur fièvre acheteuse. Le vendredi de préférence, jour de marché à Vintimille.

Au moment où la barrière se levait, Gabriel se trouva presque nez à nez avec un agent des

douanes qui lui fit signe d'aller se ranger sur le bas-côté. Surpris d'être l'objet d'autant d'attention, Gabriel obtempéra néanmoins.

À peine avait-il immobilisé sa moto et déplié la béquille latérale qu'il fut rejoint par l'agent des douanes. Si la moustache avait une signification particulière auprès des forces de l'ordre, ce Vercingétorix en uniforme pourrait sûrement éclairer Gabriel. Il ne semblait cependant pas d'humeur badine et, à peine le casque modulaire de Gabriel ouvert, s'adressa à lui sur un ton inquisiteur :

— Bonjour Monsieur, contrôle douanier. Vous n'avez rien à déclarer ?

Avant même que Gabriel n'ait eu le temps de répondre par la négative, Martinez, entre-temps descendu de la moto, s'empressa d'indiquer :

— Un excellent risotto dans l'estomac et deux cafés !

Difficile de réprimer un sourire face à une réplique de cet acabit. Sauf pour l'agent des douanes qui semblait avoir brillé par son absence le jour de la distribution du sens de l'humour. Ce dernier enchaîna, sans même relever :

— Vous n’avez donc pas d’objection à ce que nous procédions à la fouille de votre véhicule ?

— Ah, mais non. Faites votre devoir, je vous en prie.

Gabriel ouvrit, l’une après l’autre, sacoches latérales et top case. Les vêtements de pluie, l’antivol et la besace de Gabriel n’allaient certainement pas faire sa journée. Le douanier était sur sa faim et fit rapidement le tour de la moto, faisant mine de chercher une cache quelconque.

Martinez commençait à s’impatier et l’interpella :

— Monsieur l’agent, franchement ? Est-ce qu’on a l’air de trafiquants de drogue ?

— Vous n’avez pas idée du nombre de grand-mères qui se transforment en passeuses de drogue ou de pères de famille qui importent des contrefaçons au kilo, mon cher Monsieur.

— Tu entends ça, Gab’ ? Tu ressembles à une grand-mère et moi à un père de famille !

Évidemment, Martinez s’était attribué le beau rôle, en tous cas celui qui se rapprochait le plus de son apparence. Gabriel, délaissant l’agent des douanes, lui répliqua immédiatement :

— Es-tu en train de m’annoncer une bonne nouvelle ? Tu as enfin compris comment on fait les bébés et je vais bientôt être parrain, c’est ça ?

— Ahhh ! La putain de toi, tu n’en rates pas une ! Non, je te rassure, Chloé ne s’en va pas en congé maternité sous peu, tu peux dormir tranquille, elle va continuer à faire tes basses besoins au cabinet.

L’agent des douanes continuait à tourner autour de la moto, comme une mouche autour d’un steak grillé à point. Il s’arrêta sur les feux arrière de la moto et demanda à Gabriel :

— Vous pouvez enlever la selle, s’il vous plaît ?

Gabriel et Martinez échangèrent un regard interloqué avant que Gabriel s’exécute. Il n’y avait pas grand espace sous la selle. L’un des rares défauts de cette BMW. À peine l’espace d’y caser une trousse à outils rudimentaire. L’agent se mit à farfouiller et finit, avec un sourire victorieux à en extraire un sachet en feutrine rouge, qu’il ouvrit immédiatement sur le réservoir. Il en sortit deux énormes Rolex Submariner en or, les deux à fond bleu marine. Il les exhiba à Gabriel en lui

demandant à nouveau :

— Toujours rien à déclarer ?

Les yeux de Gabriel ressemblaient à des soucoupes. Machinalement, il fit non de la tête et se contenta d'indiquer :

— Je ne sais vraiment pas ce que ces montres font là, en tous cas, elles ne m'appartiennent pas, ça j'en suis sûr.

Martinez enchaîna :

— Quant à moi, avec un fond aussi voyant, ça ne peut pas m'appartenir non plus. Ce sont des montres d'émir, ça !

Gabriel le fusilla du regard. Le temps n'était plus à la plaisanterie, Martinez aurait dû le comprendre, mais il était visiblement prêt à tout pour un bon mot.

— Messieurs, veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Sitôt dit, sitôt fait. Ils se retrouvèrent à l'arrière d'un véhicule des douanes, qui avait tout du PC mobile : ordinateur portable, imprimantes et autres accessoires y étaient méthodiquement agencés. Les douanes s'étaient munies des moyens de verbaliser immédiatement tout con-

trevenant.

L'agent s'installa derrière le clavier et commença à taper le procès-verbal d'infraction.

— Monsieur l'agent ! C'est formidable ! Vous vous servez de quatre doigts sur dix ! Tu vois Gab', quand tu me disais que les forces de l'ordre tapaient systématiquement à deux doigts maximum, tu exagérais. Une fois de plus !

Martinez fréquentait assidûment les prétoires correctionnels. C'était l'une de ses spécialités, ce qui le faisait d'emblée partir avec un handicap auprès des forces de l'ordre qui n'appréciaient guère les pénalistes. Ce n'était pas le cas de Gabriel dont la spécialité demeurait les divorces. Son instinct d'avocat civiliste l'incitait donc à une plus grande prudence, à tort ou à raison.

— Nom, prénom, profession et domicile.

— Attendez, c'est une blague ? Il y a une caméra cachée quelque part, c'est pas possible autrement ? Puisque mon ami vous a dit qu'il ne savait pas d'où provenaient ces tocantes...

— C'est fou, chaque personne qu'on trouve en possession de biens contrefaits jure ses grands Dieux qu'elle ne comprend pas comment ils sont

arrivés là. On a droit à des explications parfois originales. Quelle est la vôtre ?

Gabriel répliqua :

— Je n'ai aucune explication à fournir, originale ou pas. Le fait est que je n'avais jamais vu ces montres de ma vie entière, qu'elles ne m'appartiennent pas et que les cacher sous la selle serait la dernière idée qui me viendrait à l'esprit.

Le fonctionnaire retranscrivit minutieusement les paroles de Gabriel. Une fois cette tâche terminée, il réitéra sa première demande :

— Il me faut vos nom, prénom, profession et adresse.

Gabriel finit par tendre sa carte d'identité, ainsi que sa carte professionnelle d'avocat à l'agent qui peinait à cacher sa satisfaction d'être tombé sur un avocat. Encore un dont le divorce avait dû mal tourner.

Au bout de quelques minutes, il lui remit ses papiers en ajoutant :

— Puisque vous êtes avocat, vous devez savoir qu'en cas de contrefaçon, le code de la propriété intellectuelle stipule que vous encourez une amende pouvant aller jusqu'à cinq

cent mille euros, ainsi qu'une peine de prison de cinq ans...

— Dispose. Puisque je suis avocat, je vous informe qu'un contrat « stipule » et que la loi « dispose ». Le mot juste pour l'idée juste.

L'agent n'était pas le moins du monde démonté par cette mise au point grammaticale. Au contraire :

— Si ça peut vous faire plaisir. Vous n'ignorez donc pas non plus que le code des douanes « dispose » qu'outre la confiscation des marchandises litigieuses, nous pouvons ordonner celle des moyens de transport ayant servi à masquer la fraude, ainsi qu'une amende comprise entre une à deux fois la valeur de la marchandise de contrefaçon et jusqu'à trois ans d'emprisonnement. Et dans l'hypothèse où votre ami serait impliqué, le délit aurait donc été commis en bande organisée, ce qui augmenterait l'addition. Pour tous les deux.

À ces mots, il revint instantanément à l'esprit de Martinez la scène culte de « l'aventure c'est l'aventure » dans laquelle Lino Ventura jurait « *io no lo conosco* » à propos de son collègue

d'infortune, Aldo Maccione. Il s'abstint cette fois-ci du bon mot. La situation devenait problématique. D'un geste qui se voulait apaisant, Martinez essaya de calmer le jeu :

— Je vous rassure tout de suite, la seule bande organisée à laquelle mon ami Rossetti et moi-même appartenons est le Barreau de Nice. Je sais ce que vous pensez et je vous arrête tout de suite : Gabriel, son truc, c'est les divorces. Autant dire qu'on est loin du droit pénal. Sur ma vie, ce gars-là, c'est le meilleur quand il s'agit de divorces. Quant aux montres, c'est tout juste s'il en porte une et s'il lui prenait l'envie de le faire, je vous jure qu'il ne porterait jamais des copies aussi grossières. Enfin, il n'a jamais fait l'objet de la moindre contravention ou poursuite disciplinaire : à côté de lui le dalaï-lama passe pour une fille de petite vertu !

L'agent des douanes ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. L'humour de Martinez avait encore une fois fait mouche. Après avoir brièvement considéré les deux avocats, il consulta son écran d'ordinateur et répondit finalement :

— Effectivement, vous n'avez guère d'an-

técédents judiciaires en dehors d'une légère propension à prendre la pose devant les radars automatiques. Je ne vais pas procéder à la confiscation du véhicule mais je vais évidemment transmettre le constat d'infraction. Attendez-vous à être convoqués devant le parquet. Vous pouvez disposer.

Les deux amis n'avaient pas échangé un seul mot depuis leur sortie de la camionnette des douanes. Gabriel avait décidé qu'un café s'avérait indispensable pour digérer cette histoire. Il se rendit donc dans un de ses endroits habituels, une épicerie bio dans le quartier du port.

À peine installés, le serveur leur apporta, joignant le geste à la parole « *due espressi ristretti* » que Jean-Michel, l'expert en la matière, n'aurait pas reniés.

— Gab', la putain de toi, qu'est-ce que tu fous avec ces deux misérables imitations planquées dans ta moto ? Tu voulais faire une blague à quelqu'un ? Si c'était pour moi, je suis vexé que tu aies pu penser que j'allais me contenter de copies bon marché !

— Franchement Martinez. Comment peux-tu

envisager un seul instant que j'aie quoi que ce soit à voir avec ça ? Si c'est une blague, c'est plutôt à moi qu'on a essayé de la faire. Et ça ne me fait pas rire.

— C'est peut-être un message. Tu sais bien : si on n'a pas une Rolex avant cinquante ans, c'est qu'on a raté sa vie pour certains. Avec deux fausses Rolex avant quarante ans, je dirais que tu es sur une mauvaise pente ! Ahaha !

— Robert. Tu es juste... con.

— OK. Elle était facile. Il n'empêche que, coup monté ou pas, à moins de démontrer positivement que tu n'y es pour rien, tu vas prendre cher. La contrefaçon est avérée en l'espèce et en ce qui concerne la détention des objets contrefaits, je ne t'apprendrai rien en te disant qu'étant le propriétaire du véhicule dans lequel les objets ont été trouvés...

— Je sais tout ça Robert. Je ne peux protester que de ma bonne foi et je sais que ça ne suffira évidemment pas. À moins que le plaisantin ne soit démasqué...

Martinez l'interrompt brusquement :

— Je sais ! Tu ne serais pas le premier à qui

on confie « à l'insu de son plein gré » des marchandises de contrebande ou même de la drogue ! Ça ne peut être que ça. Les gars se seront servis de ta bécane comme d'une mule et vont venir récupérer la marchandise ! Il faut mettre ta moto sous surveillance. Tu dois absolument mettre une caméra dans ton garage !

— S'ils ont agi comme ça, il y a de fortes chances qu'ils nous aient filé le train. Ils ont donc sûrement constaté qu'on se faisait arrêter et ne vont sans doute pas chercher plus loin...

— Il peut arriver qu'ils aient accès aux fichiers des cartes grises. Tu n'as pas idée à quel point ils sont bien organisés. Écoute, ça ne mange pas de pain d'installer une foutue caméra dans ton garage. Je dois même en avoir une chez moi qui fera l'affaire. Promets-moi juste de ne pas regarder ce que j'ai filmé avec...

— J'ai bien trop de respect pour ta femme pour en arriver là Robert...

— Non mais je rêve ? Parce que tu pensais que...

— Robert, c'est simple : avec toi je m'attends à tout !

Martinez n'avait pas menti. La caméra prêtée à Gabriel était minuscule et n'aurait pas déparé l'arsenal du parfait espion. Gabriel l'avait installée en hauteur dans le local à motos, dans le coin opposé à celui où il stationnait son imposant destrier. Compte tenu de l'éclairage blafard, il fallait vraiment avoir le nez dessus pour la remarquer.

Il n'avait pas grand espoir mais il ne risquait pas grand-chose à essayer. En refermant la porte de l'enclos à deux roues, Gabriel essaya de se mettre à la place des supposés manipulateurs. Il ne mit que quelques secondes à s'apercevoir que l'idée de Martinez semblait à tous égards foireuse. Il serait bien plus facile d'agir en plein jour, dans la rue, comme ils l'avaient certainement fait pour y installer les corps du délit.

Gabriel se questionnait surtout sur l'intérêt d'agir ainsi pour deux pâles copies de montres dont la valeur marchande ne devait pas dépasser les cinq cents, mille euros à tout casser.

Il avait présumé que les montres avaient été cachées dans sa moto en Italie. Cependant, aucun élément ne permettait de l'affirmer sans le moindre doute. Voilà qui élargissait le champ des suspects potentiels même si Gabriel ne comprenait toujours pas pourquoi il avait été « choisi ». Pure coïncidence ? Mauvais endroit au mauvais moment ?

Tout cela manquait cruellement d'explication logique. Il y a toujours une logique derrière un acte criminel. Même les plus gratuits qui démarrent sur un regard de travers.

Perdu dans ses réflexions, il était déjà arrivé à la porte de son cabinet. La journée ne s'annonçait pas trop chargée : du travail de bureau et la réception d'une nouvelle cliente en fin de journée. Cette tranquillité lui permettrait de réfléchir à l'organisation de sa défense. C'était

une première pour Gabriel. Il n'avait pas l'habitude d'être l'objet de ses propres dossiers et mesurait déjà à quel point ce cordonnier-là pourrait s'avérer mal chaussé... Manque de distance relativement aux événements, implication. Il devrait garder la tête froide. Il était certain que Nina aurait de bonnes idées. Elle en a toujours, même si leur verbalisation est parfois chaotique, souvent brutale.

— Alors, on trafique des fausses Rolex maintenant, Maître Rossetti ?

— Nina... ! Chloé vous a déjà mise au courant, je parie. J'aurais dû m'y attendre : l'épouse de Martinez qui travaille ici, forcément les nouvelles vont vite. Et même sans ça, il ne vous échappe pas grand-chose de ce qui se passe dans Nice. Si ce n'était pas Chloé qui avait craché le morceau, vous l'auriez sûrement appris du petit cousin de la grand-tante de votre mari à qui un ami qui travaille dans la gendarmerie l'aurait négligemment lâché à la boulangerie ce matin. Ou un truc dans le genre.

— Ah ben voilà ! Je me fais du souci pour vous et je me fais traiter de commère ! Je vous rappelle que parfois, ça nous sert bien dans les dossiers de divorce, hein ?

— Nina... Ne changez rien. Vous êtes simple-

ment parfaite !

— J’espère bien ! Avec tout le mal que je me donne pour vous !

Chloé choisit ce moment pour sortir de son bureau, par la joute verbale interloquée :

— Gabriel ! Robert m’a tout raconté à mon retour ! C’est dingue cette histoire. Forcément un malentendu...

Forcément. Évidemment. S’il avait été plus susceptible, Gabriel se serait vexé. Chloé avait tout de même senti un début d’irritation chez son patron et s’empressa de se lancer dans une justification :

— Parce que ça ne peut être qu’une erreur. Évidemment. Personne ne va croire une seconde que tu aies pu faire ça. Franchement...

— Chloé, j’ai bien peur que tu n’aies encore la candeur des jeunes avocats. Un procureur et un juge d’instruction qui tombent sur le râble d’un avocat, c’est rarement beau à voir. Nous verrons bien ce qu’il y a dans ce dossier, mais puisque la simple détention des objets contrefaits suffit à constituer le délit, ils ont déjà tout ce qu’il leur faut.

Voilà qui ne souffrait guère de discussion. Tant Nina que les deux avocats étaient bien conscients qu'un délit constitué entraînerait fatalement une sanction. Restait à compter sur la fameuse indulgence du tribunal... Le genre de choses sur lesquelles Gabriel n'avait jamais parié pour aucun client. Il commençait presque à déjà se résigner devant cette fatalité.

Nina en profita pour mettre un terme à cet échange dont le silence persistant commençait à devenir pesant :

— Allez, c'est pas tout ça, mais moi, j'ai du travail à faire, avec tout ce que vous m'avez dicté à votre retour de la banquise... Je vous préfère quand votre douce moitié canadienne est là, au moins j'ai le temps de faire des pauses ! Chloé, il ne faut pas que tu oublies l'audience du tribunal d'instance. La greffière a appelé pour confirmer l'heure de passage de ton dossier. Ça sera à onze heures quinze. Maître Rossetti, vous allez pouvoir continuer à me noyer sous les bobines, votre agenda est libre jusqu'à ce soir, dix-huit heures. Vous recevez une nouvelle cliente. Madame Caroline Ducharmes. Avec un

« s » à la fin. Un divorce qui s'annonce saignant à point, juste comme vous les aimez.

— Avec un nom pareil, je parie qu'elle ne manque pas d'atouts, avec un « s »...

— Et c'est moi qui suis impayable, Maître Rossetti ?

*

En moins d'une heure Gabriel fit le tour de tous les dossiers mis en relance. Alors qu'il était en train de s'escrimer avec sa cigarette électronique, Nina entra sans ménagement dans le bureau, un café à la main :

— Tenez, je me suis dit que ça vous ferait du bien... Alors c'est pas une blague, vous vous êtes vraiment mis à ce machin... Je veux pas dire, mais vous avez l'air un peu abeliné avec ça dans le bec, vous en êtes conscient maître Rossetti ?

— Évidemment que je m'en rends compte ! Le plus drôle dans tout ça, c'est que je n'ai plus du tout envie de fumer la moindre cigarette. En soi, c'est déjà très bien, non ?

— Si vous le dites. Tant que vous ne me forcez pas à m’y mettre, je n’ai rien contre ça !

Nina parvenait à se montrer extrêmement cas-sante tout en restant prévenante. Elle maniait avec brio le chaud et le froid et s’il y avait bien une chose qu’on ne pouvait pas lui reprocher c’était son absence de franchise. La relation qui s’était établie entre l’avocat et son assistante était en de nombreux points semblable à celle d’un vieux couple. Une intimité qui permettait à chacun de dire à l’autre ses quatre vérités. Cette fois-ci, Nina semblait réellement inquiète pour Gabriel. Après avoir déposé l’expresso destiné à son patron, elle s’assit :

— Maître Rossetti, je n’aime pas, mais alors pas du tout cette histoire de contrefaçon. Moi je vous le dis, y’a quelqu’un qui vous en veut.

— J’en suis arrivé à la même conclusion Nina. Mais j’ai beau chercher, je ne vois pas qui pourrait être derrière tout ça.

— Avec tous les maris et toutes les épouses qu’on a divorcé, je vais vous dire que vous vous êtes sûrement fait autant d’ennemis qu’ils avaient de conjoints !

— Si c'est ça, la liste va être longue et vous imaginez sans peine que le proc' ou le juge ne vont jamais gober ça.

— Qu'ils y croient ou pas, on va trouver ce qui se cache derrière cette embrouille. J'ai commencé à faire ma petite liste. Dès que j'aurai avancé, je vous dirai ce qu'il en est.

Cette marque de sollicitude touchait profondément Gabriel. Avant même qu'il n'ait eu l'occasion de le faire remarquer, Nina était repartie comme elle était venue.

Rasséréné par ce soutien sincère, Gabriel se mit à récapituler mentalement les dernières procédures. Les plus difficiles. La tâche s'avérerait ardue.

Gabriel avait profité d'un moment de temps libre pour se rendre chez son coiffeur situé à deux pas du cabinet. À sa grande surprise, Freddy ne se trouvait pas dans son minuscule salon de coiffure. Une grande fille hilare s'occupait des quelques cheveux qui restaient sur la tête de son client. Avec une telle calvitie, il aurait pu figurer sans peine dans une publicité pour un quelconque fromage d'abbaye. Visiblement, il était plus intéressé par la coiffeuse que par son chef. On pouvait le comprendre ; elle était bien plus sexy que Freddy, ce qui n'était pas bien difficile.

— Bonjour ! Freddy n'est pas là ?

— Freddy ? Vous n'êtes pas au courant ? Il a fait son Aliyah la semaine dernière. Il se dore la pilule à Tel-Aviv !

— Hein ? Et il est parti comme ça, comme un pet sur une toile cirée, sans même prévenir ses

clients ?

— Il ne faut pas lui en vouloir, il est amoureux. J'ai repris son salon et je me ferai un plaisir de m'occuper de vous, Monsieur... ?

— Rossetti. Gabriel Rossetti.

La mine déconfite de Gabriel trahissait sa déception. Que Freddy se décide à démarrer une nouvelle vie à soixante ans à l'aune d'un retour de foi, grand bien lui fasse. Mais laisser tomber ses fidèles clients comme ça ?

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur Rossetti. Vous allez voir, je ne vous raterai pas ! Regardez mon client, il est pas magnifique ?

— On va dire qu'il n'y pas vraiment matière à juger la qualité de votre travail, compte tenu de la superficie capillaire. Sans vouloir vous offenser, Monsieur.

La coiffeuse partit dans un fou rire que rien ne semblait pouvoir arrêter. Au bout de quelques minutes, après avoir séché tant bien que mal ses larmes, elle reprit :

— Sérieusement, monsieur Georges ici présent ne jure plus que par moi, pas vrai monsieur Georges ?

— Tout à fait mon petit. Vous êtes bien plus adorable que Freddy. Il n'arrêtait pas de râler.

Il avait l'air béat et se délectait visiblement de sa nouvelle coiffeuse. Encore un qui fantasmaït sur la profession. C'était à se demander s'il avait également des réminiscences de maillots de bain tricotés comme Jean Rochefort dans le Mari de la coiffeuse.

Gabriel ne comptait pas se rendre en Israël pour se faire couper les cheveux et, compte tenu de son extrême méfiance envers les salons de coiffure dont il se demandait toujours comment il en subsistait autant, il n'avait guère le choix :

— Les coups de gueule de Freddy me manqueront, mais je vais faire contre mauvaise fortune bon cœur. Vous pouvez vous occuper de moi après monsieur Georges ?

— Et comment ! Installez-vous, je n'en ai plus pour longtemps.

Après ces quelques mots, elle contempla à nouveau le crâne lisse de son client et repartit à rire.

Freddy coiffait majoritairement des hommes, ce qui transparaisait des magazines traînant sur

le comptoir. On était loin des Gala et Voici qui tenaient le haut du pavé dans la salle d'attente du cabinet de Gabriel. Il n'eut guère de temps pour compulsiver les instructives revues du salon. La coiffeuse l'interpella au bout de quelques minutes seulement :

— Allez Gabriel, c'est à nous !

Il ne saurait jamais comment sculpter à coup sûr des abdos de rêve sans effort, mais s'installa néanmoins de bonne grâce sur le fauteuil. La coiffeuse considéra les cheveux de Gabriel de façon dubitative :

— Hmmm, je vois le genre. Vous détestez passer une heure à vous coiffer le matin et je parierai que, vu votre coupe, vous portez souvent un casque de moto. On va se passer du brushing et du balayage, hein !

— Parce qu'en plus vous êtes médium ! Vous n'avez jamais pensé à rechercher des personnes disparues ?

— Aha ! J'ai posé ma candidature pour la série Portés disparus et figurez-vous qu'ils ne m'ont pas retenue. C'est ballot, hein. Du coup, je me suis rabattue sur l'art capillaire. Et vous ?

Avec un sens de l'humour pareil, vous avez envisagé d'appeler Patrick Sébastien ?

Et pan ! Elle ne manquait pas de répartie ! Gabriel n'eut pas à se forcer pour sourire. Sa coiffeuse non plus, à nouveau aux prises avec un fou rire inextinguible.

Il était difficile de ne pas apprécier cette fille à la bonne humeur communicative.

L'espace d'un instant, elle avait fait oublier à Gabriel ses problèmes. Il nota qu'il devrait lui rappeler à sa prochaine visite qu'elle pourrait également envisager une reconversion comme psy.

*

Contrairement à son habitude, Nina était demeurée au cabinet plus tard que prévu ; la fouille quasi archéologique des vieux dossiers l'avait monopolisée une bonne partie de l'après-midi si bien qu'elle n'avait pas vu le temps passer :

— Oh bordel ! Je vais être en retard pour aller chercher la nine à l'école. Bon, Maître Rossetti, je vous laisse, Madame Ducharmes ne devrait